

LES LANGUES PATERNELLES

COLLECTIF DE FACTO



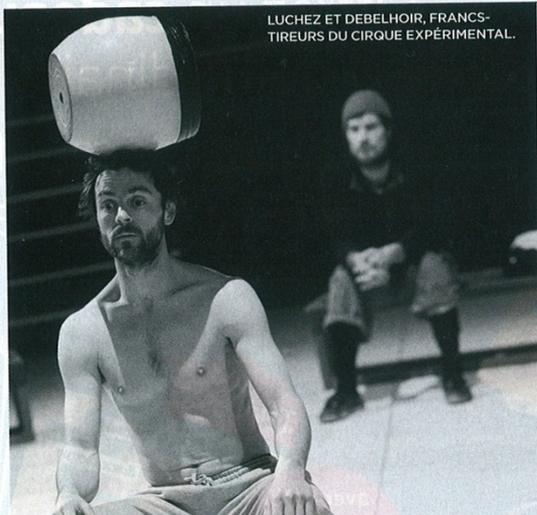
© Alice Jones

REVUE DE PRESSE

2009 - 2011

CRITIQUE

SCÈNES



LUCHEZ ET DEBELHOIR, FRANCS-TIREURS DU CIRQUE EXPERIMENTAL.

GÉOMÉTRIE DE CAOUTCHOUC

CIRQUE
AURÉLIEN BORY

NICHONS-LÀ

CIRQUE
RÉMI LUCHEZ, OLIVIER DEBELHOIR

Deux créations sous chapiteau, l'une froidement conceptuelle, l'autre chaleureuse.

Sans vouloir opposer de manière artificielle David à Goliath, deux créations très récentes découvertes à quinze jours d'intervalle pourraient illustrer ce légendaire contraste... Il s'agit de deux spectacles sous chapiteau, cet endroit où le cirque s'exprime de la meilleure manière : la piste ronde au cœur du public n'est-elle pas l'appui qui convient aux artistes du risque ? Aurélien Bory – dont la création était attendue – prend

la question à l'envers et fait de l'extérieur du chapiteau son sujet et son terrain de jeu. Ainsi, à Auch, fin octobre, au dernier festival Circa, étions-nous d'abord agréablement surpris de découvrir sur la piste la juste réplique du chapiteau à échelle réduite. La mise en abyme pour autant n'y est pas franchement saisissante car le petit flotte trop au large dans le grand ! Et le public aussi, entre les deux. Certes, les premières images

Les œuvres les plus attendues s'effacent, cette semaine, pour laisser place à de plus petits spectacles, parfois réalisés avec des bouts de ficelles. Comme "Nichons-là" ou "Les Langues paternelles".

sont sublimes : des corps imprimant en transparence, depuis l'intérieur de la toile blanche, leurs ombres bosselées. Une fois sortis, les acrobates en imperméable, tous clonés, escaladent sans fin cette cloche molle et glissante (hélas beaucoup trop, ce soir pluvieux, car le chapiteau fuyait !). Puis tirent sur les câbles pour l'affaler, la relever...

En s'intéressant au chapiteau, Bory dit avoir voulu faire de la topologie. Il est l'homme des systèmes exploités jusqu'au bout : dans *Sans objet*, son spectacle précédent, c'était un robot industriel qu'il fourrait dans les pattes de ses circassiens-danseurs. Dans les deux cas, même sensation : lassitude et compassion pour les interprètes ainsi dissous dans le dispositif.

Comment ne pas soupirer d'aise ensuite à Rennes, au festival Mettre en scène, sous la guirlande d'ampoules que nous ont installée deux francs-tireurs du cirque expérimental, Luchez et Debelhoir ? Eux aussi tentent et réfléchissent avec leurs accessoires de peu (morceaux de plancher, pot en terre cuite, échelle de fer ou cordes souples sur lesquelles ils se risquent à des figures). Sans esbroufe, avec une réjouissante mauvaise humeur parfois, que renforce leur mine d'oiseau sauvage ou d'ours renfrogné. Tous deux jouent avec leurs corps, émettent des mots (pas toujours compréhensibles), tapotent un refrain. Ils sont là, bien là, avec nous. Sous leur petit chapiteau.

EMMANUELLE BOUCHEZ

| *Géométrie de caoutchouc*, du 1^{er} au 11 déc. à Antony (92), tél. : 01-41-87-20-84 ; à partir d'avril à Elbeuf (76), Tarbes (65)...
| *Nichons-là*, du 24 au 26 nov. à Lannion (22), tél. : 02-96-37-19-20 ; à partir de mars au pont du Gard (30), Antony (92)...

BEAU GESTE

LES LANGUES PATERNELLES
THÉÂTRE
DAVID SERGE

Dans ce récit à la première personne, la parole est prise dans un véritable tourbillon. Sans aucun souci de logique, trois jeunes comédiens incarnent tour à tour un même personnage : un homme qui apprend la mort de son père. Un père indigne, encombrant, juif, divorcé sans l'être. Un disparu envahissant, dont le fils désormais orphelin s'étonne de retrouver les traits chez son cadet. Dans la mise en scène d'Antoine Laubin, les comédiens noircissent de leurs mots une bâche qui recouvre la scène, interrogeant ainsi le rapport à la mémoire. Cette autocritique à trois voix entame cet hiver une belle carrière hexagonale. Le fait que l'auteur soit un journaliste connu – Daniel Schneidermann, qui signe ici sous pseudonyme – ne change rien à l'affaire. Entre les trois comédiens, la parole circule, vertigineuse... **Beau travail de fragmentation, porté par L*L, lieu de soutien à la jeune création, à Bruxelles.**

MATHIEU BRAUNSTEIN

| Le 29 novembre à Cormelles-en-Parisis (95), dans le cadre du Festival théâtral du Val-d'Oise, tél. : 01-34-50-47-65 | Le 6 décembre à Cébazat (63), tél. : 04-70-96-39-61 | Le 8 décembre à Gauchy (02), tél. : 03-23-40-20-00 | Le 9 décembre à Bruay-la-Buissière (62), tél. : 03-21-64-56-25.

Les Prix de la Critique fêtent la scène

LE SOIR
12-10-2010



« R.W. (PREMIER DIALOGUE) », spectacle de l'année. © CHLOÉ HOUYOUX-PILAR

L'ESSENTIEL

- Les prix de la Critique ont été décernés.
- « R.W. (Premier Dialogue) », mis en scène par Pascal Crochet, est sacré meilleur spectacle de l'année.
- Christian Machiels, qui quitte le Théâtre de la Balsamine, a reçu le prix Bernadette Abraté.

Chaque année, les critiques de théâtre et de danse de la Communauté française se rassemblent pour attribuer une série de prix couronnant les meilleurs spectacles de la saison écoulée.

Lundi soir, c'est au Théâtre National que s'était rassemblée la famille du théâtre belge pour assister à cette cérémonie qui a vu *R.W. (Premier Dialogue)* élu meilleur spectacle de l'année. Créée au Rideau de Bruxelles, cette pièce s'inspire de Robert Walser, écrivain suisse peu connu, qui passa les dernières années de sa vie en hôpital psychiatrique. Pascal Crochet s'est emparé de morceaux de son

œuvre pour nous révéler un auteur étonnant dans une mise en scène intimiste, très chorégraphique. Le texte et les corps se répondent dans des décors entièrement en carton, découpant le personnage de Walser entre quatre comédiens. Ce *R.W. (Premier Dialogue)* est récompensé alors que le Rideau de Bruxelles propose actuellement le seconde volet de ce projet. Inutile de dire qu'il faut y foncer.

L'hommage à Herbert Rolland

La soirée a fait bien d'autres lauréats. Le palmarès, repris ci-dessous, vous guidera dans vos choix parmi les spectacles repris cette saison. L'émotion fut aussi au rendez-vous avec un hommage à Herbert Rolland, fondateur et directeur du Théâtre de la Vie, qui nous a quittés en juillet. Par un curieux hasard, c'est son beau-fils, Christian Machiels, qui est monté sur scène pour recevoir le Prix Bernadette Abraté. Alors que le directeur de la Balsamine annonçait récemment renoncer à sa fonction, les Prix de la Critique ont voulu saluer son travail durant ses 17 ans à la tête de la Balsamine, et sa volonté jamais démentie d'y mettre à l'honneur les écritures et sensibilités contemporaines, tant en théâtre qu'en danse. Lui qui a fait éclore des artistes aujourd'hui renommés comme Thierry Smits ou Ingrid Von Wantoch Rekowski, restera un des passeurs gourmands des arts de la scène contemporaine. ■

CATHERINE MAKEREEL

Palmarès

Spectacle : *R.W. (Premier Dialogue)* de Robert Walser, mise en scène de Pascal Crochet.

Mise en scène : Jean-François Noville, *Under* de Lars Noren.

Seul en scène : *Eloge de l'oisiveté*, d'après Bertrand Russell, par Dominique Rongvaux.

Comédien : Alexandre Trocki dans *Un Uomo di meno*, *Gibier de Potence* - *L'affaire de la rue Lourcine*, *Mein Kampf*.

Comédienne : Catherine Grosjean dans *La défonce*, *Porc-épic*.

Auteur belge : Dominique Bréda pour *Purgatoire*, *Hostiles*, *Le Groupe*.

Découverte : *Les langues paternelles*, d'après David Serge, mise en scène d'Antoine Laubin.

Espoir masculin : Nabil Missoumi dans *Aux Hommes de bonne volonté*.

Espoir Féminin : Valentine Gérard dans *Un Uomo di Meno*.

Scénographie : Didier Payen pour *Under*, *Pylade*.

Création artistique et technique : Natacha Belova pour *Les trois vieilles*.

Spectacle de danse : *L'assaut des cieux*, chorégraphie de Claudio Bernardo, Cie As Palavras.

Scènes

Les prix de la critique

Le jury des prix de la Critique pour le théâtre et la danse a décerné ses prix lundi soir lors d'une cérémonie au Théâtre National, à Bruxelles. Les lauréats pour la saison 2009-2010 sont :

Spectacle : "R.W. (Premier Dialogue)" de Robert Walser, mise en scène de Pascal Crochet. (Le Rideau de Bruxelles à l'Océan Nord)

Mise en scène : Jean-François Noville, "Under" de Lars Noren. (Les Tanneurs)

Seul en scène : "Eloge de l'oisiveté", d'après Bertrand Russell, par Dominique Rongvaux. (Théâtre de la Vie)

Comédien : Alexandre Trocki dans "Un Uomo di meno", "Gibier de Potence - L'affaire de la rue Lourcine", "Mein Kampf". (Théâtre National, Manège.Mons et Le Varia)

Comédienne : Catherine Grosjean dans "La défonce", "Porc-epic". (Zut/Atelier 210)

Auteur belge : Dominique Bréda pour "Purgatoire", "Hostiles", "Le Groupe". (Café Théâtre TTO, XL Théâtre du grand Midi, Os à Moelle)

Découverte : "Les langues paternelles", d'après David Serge, mise en scène d'Antoine Laubin. (Centre culturel Jacques Franck)

Espoir masculin : Nabil Missoumi dans "Aux Hommes de bonne volonté". (Théâtre de Namur, Théâtre Le Public)

Espoir Féminin : Valentine Gérard dans "Un Uomo di Meno". (Théâtre National)

Scénographie : Didier Payen pour "Under" (Les Tanneurs), "Pylade" (Cathago Delenta Est).

Création artistique et technique : Natacha Belova pour "Les trois vieilles" (Théâtre de la Balsamine, Festival de Spa, Atelier Théâtre Jean Vilar, Théâtre de Namur, Théâtre Le Public).

Spectacle de danse : "L'assaut des cieux", chorégraphie de Claudio Bernardo, C^{ie} As Palavras.

Prix littéraire

Geneviève Damas primée

Geneviève Damas a remporté lundi le prix littéraire du Parlement de la Communauté française pour sa pièce STIB. La pièce raconte l'histoire de Magda et d'Eva qui se rencontrent dans les transports en commun. (Belga)

LLB

12-10-2010

[Accueil](#)[Actu](#)[Economie](#)[Culture](#)[Sports](#)[Société](#)[Débats](#)[Blogs](#)[Essentielle](#)

DÉCOUVERTE

Les Langues paternelles

Mis en ligne le 06/10/2010

Pour sa première mise en scène, Antoine Laubin a frappé fort : droit au cœur, aux tripes. Mais aussi haut en termes de dramaturgie, de scénographie, d'inventive théâtralité. Sa version scénique du récit de David Serge offre de la paternité et de la transmission (le père qu'on a évidemment, celui qu'on est éventuellement) une géographie polymorphe et passionnante.

FOCUS VIF.be

vendredi 23 juillet 2010 à 15h02

Avignon: dans la foire du Off

Avignon, du matin au soir, ils sont dans la rue, en bandes ou en solo, flyers en main, texte en bouche, saynète au corps.. En petits extraits dévoilés, ils cherchent les spectateurs. C'est la "démarche", le "tractage" comme on dit ici : passage obligé pour le Festival Off. A plus de 1000 spectacles dans 123 lieux, (théâtres, cafés, etc.), de 11h à 23 h, les compagnies françaises et internationales donnent donc joyusement le ton dans la ville.

Il y a dix ans, lors de notre premier Avignon, nous pensions que le Off c'était... l'Underground. Aux premiers pas dans la ville, les affiches et artistes dans la rue ont vite calmé nos ardeurs. On est resté essentiellement dans le In. Certes, le Off n'est pas que: *Le testament de Tata Thérèse, T'as de gros yeux tu sais, Un mariage follement gai, Tête d'oeuf, Elle voit des nains partout (la véritable histoire de Blanche Neige), Les petites pestes, Faire l'amour avec un Belge...* Et autant de versions revisitées ou non des Feydeau, Molière, Shakespeare, Racine, etc. Ou encore ces curieux « spectacles » chrétiens qu'on a rencontré, voulant (sans blagues) « évangéliser la rue » nous a-t-on dit de vive voix ! De (vrais) sermons aux allures de (faux)spectacles... (?)

Bref, dans la foire du Off, c'est l'aventure. Soit on est tenté par la démarche des artistes sympathiques, soit par le bouche à oreille, soit on fait confiance à certains théâtres : le Balcon, Le Chêne noir, le Verbe incarné, Le chien qui fume, les Halles, les Doms, la Manufacture, deux lieux "tenus" par des Belges. Du côté des Belges, justement, les Doms reste un lieu apprécié, des programmeurs et spectateurs du festival, In et Off. Les Langues paternelles à 11h et Les trois vieilles à 22h sont "sold out et liste d'attente". Gros succès aussi pour Les Monologues voilés (au Verbe incarné), Le Chagrin des ogres (à la Manufacture) et Le Chant des sources sous le chapiteau du théâtre forain des Baladins du Miroir (île de la Barthelasse)...

Enfin Avignon, c'est aussi les *drinks*, débats, réunions, et autres rencontres professionnelles. La Ministre de la culture Fadila Laanan et le ministre-président de la Communauté française et de la Région wallonne (qui subsidie le Théâtre des Doms), sont passés par ici, contents de leurs nombreuses troupes artistiques en terre étrangère... Mais question marketing c'est bien les Flamands qui remportent la palme: au Verger, le jardin VIP du In, ils ont fait couler la Duvel, au plaisir remarqué de tous, paraît-il. En attendant un VIP In de la Belgique francophone.

Plus humble (et avec succès public), au jardin des Doms, c'était tomates cerises et petites bulles pour les 20 des (importantes) éditions théâtrales *Emile Lansman* et de *L'L* (soutien à la jeune création). De son côté le Théâtre de la Place de Liège a mobilisé la revue trimestrielle européenne *UBU* pour un numéro passionnant *Emergence(s)*, réflexions sur les nouvelles générations en Europe: Belgique, Grèce, Allemagne, Tchéquie, Bulgarie, Finlande, Royaume-Uni... Enfin, Arte, partenaire du In et du Off, propose sur son site des live du In et moult "vidéomathons" du Off...

Nurten Aka en Avignon.



Samedi 17 juillet 2010

Au Festival Off d'Avignon, aux pères et caetera.

Le nom du père, avec une rare constance depuis des lustres, se transmet de père... en fils. Le fils lui-même, dans une égale logique de tragédie, devenant...père.

Le tout s'orchestrant en fautes majeures et chacun fera, c'est dit, mieux que le précédent lorsqu'il endossera le costume. Que les fratries s'en mêlent et le drame prend de l'ampleur. La mère, de sa noble et malheureuse double place, regardant la scène en attendant la fin...inéluçtablement...

Tout ça vous dit quelque chose...

Deux pièces du off vous proposent d'aller vous délecter du goût d'hier, ou d'aujourd'hui, à voir avec nos histoires de famille.

Les Langues paternelles



« *Les langues paternelles* » par le collectif **De Facto** vous démarre la visite au moment de la mort du père. Le registre, même s'il est là de famille juive, explore toute la gamme des émotions traversantes où chacun aura une occasion de se retrouver, voire de se rencontrer. Une très belle scénographie inscrivant le déroulement de la pièce et le poids des mots portés avec intelligence et justesse par les acteurs. Le jeu, bien habité prend parfois un rythme qui s'emballe... un peu trop ?... Quoique... si je me souviens de mes histoires familiales, ça devait s'emballer tout autant pour bien peser sa livre... Le texte est beau, bien vu et on est touchés de se rencontrer souvent au coin des mots.

The logo for La Provence.com, featuring the text "La Provence.com" in white on a dark blue background.

Accueil > Avignon off

Langues paternelles

Publié le mercredi 14 juillet 2010 à 15H21

David est "le genre de fils qui visite le Futuroscope le jour de la mort de son père". Et qui ne verse pas une larme. *Langues paternelles*, signé David Serge --pseudonyme de Daniel Schneidermann-- est une histoire de pères, de fils et de transmission, vue au travers d'un "judéoscope". "Petit papa" étouffant, couple qui se délite, vie qu'on interroge, religion qui agace, le scénario est connu mais la langue est ciselée, élégante et drôle. Caustique sans être cynique, le journaliste se livre dans un récit (très) autobiographique, sans concession.

Le metteur en scène Antoine Laubin a pris le texte à bras le corps et a réussi la pari difficile d'éviter le tout à l'ego d'un récit de vie. Un sol blanc, un magnétophone, quelques chaises. Nul besoin de plus. Au théâtre des Doms, les trois jeunes acteurs se renvoient le texte, sautent d'un personnage à l'autre, jouent sur les mots. Tout au long du spectacle, Hervé Piron, Vincent Sornaga et Renaud Van Camp rythment le texte en inscrivant sur le sol des mots au marqueur noir. Le langage prend vie. Intelligent, touchant et drôle, l'adaptation de cette confession d'un père à un père est dosée à souhait.

A 11h, au Théâtre des Doms, 1h15, réservations au 04 90 14 07 99. Plus d'infos sur le [site du Off](#).

Elsa Bastien

Tuer le père ?

Premier spectacle aux Doms pendant le Off, première claque ! *Les Langues paternelles* est une production signée par le Collectif belge **De Facto**, en collaboration avec le L'L, lieu d'accompagnement d'artistes en émergence, celui-là même qui nous avait permis de découvrir le fantasmatique *J'ai gravé le nom de ma grenouille dans ton foie*, gros succès des Doms en 2006. Ce petit bijou psycho-généalogique sensible et nerveux, fougueux et intelligent, est écrit par **David Serge**, le double romancier de Daniel Schneidermann. Le metteur en scène **Antoine Laubin** nous entraîne dans le tourbillon souterrain des relations père-fils, de la transmission inconsciente et inéluçable, du pardon impossible,

des regrets de l'enfance « qui file comme un train de campagne ». Au moment d'enterrer leur père, « un père pas comme les autres déguisé en père de famille », à défaut de l'avoir tué, ses enfants dessinent sur une page

blanche, dans un procédé scénique sublime, et pourtant si simple, les mots-maux de sa vie. Les trois comédiens, intenses, justes, aussi drôles qu'émouvants, prennent la parole d'un corps à l'autre, d'un père

à l'autre, d'un fils à l'autre. Superbes d'élégance et de véracité. Ils tricotent, à l'endroit à l'envers, les brins du chemin de la paternelle. De la leur aussi, forcément, si loin si proche. En héritage, ces dernières paroles paternelles, sorties d'un vieux magnéto à bande, foudroyantes et apaisantes à la fois : « on n'hérite jamais d'un père idéal ». Aucun pathos, mais une émotion sincère et bénéfique.

DE.M.

Les Langues paternelles
jusqu'au 27 juillet à 11h
(relâche le 19)
Théâtre des Doms
04 90 14 07 99

Les Langues paternelles © Alice Jones





Critique - Théâtre - Avignon Off

Les langues paternelles

Pas si pépère d'être père

Par Michel VOITURIER

COUP DE COEUR

Publié le 11 juillet 2010

En trio, de jeunes comédiens incarnent une famille où les relations entre pères et fils se vivent en tensions permanentes. Une parole fluide qui circule entre de grinçants personnages interchangeables.

Jamais faciles les relations de fils à père et de père à fils. David Serge, l'auteur de « Les Langues paternelles », le metteur en scène Antoine Laubin, le trio de comédiens Piron, Somaga et Van Camp en font une démonstration drôle, plutôt caustique mais totalement tonique.

Personne n'a le père qu'il espère. Personne ne parvient à être le père dont rêvent ses gosses. Pis, son image magnifiée par l'enfant se fracasse un jour ou l'autre parce qu'être père ne protège nullement des incohérences, des faiblesses, des contradictions. Le livre de Serge, alias Daniel Schneidermann, raconte cela à la manière d'un règlement de comptes, un peu comme un exutoire, beaucoup comme un miroir tendu à tous les mâles en mal de paternité. L'illustration est juste, assaisonnée de complications surajoutées par des impératifs religieux formalistes dont seules les religions monothéistes s'encombrent.

Les interprètes sont tour à tour et simultanément le père, la mère, les enfants, divers membres de la famille. Le passage des rôles est d'une fluidité qui rend évidente la complexité formelle de cet exercice de style réussi. Sur un plateau d'autant plus nu qu'il est constitué, à part trois chaises côté jardin et un magnétophone en fond cour, d'une immense surface immaculée.

Au fil de la représentation, cette feuille blanche accueillera les mots, les phrases, les dessins, les schémas issus du discours, formant une page manuscrite exceptionnelle qui rassemble les éléments d'une vie, résume graphiquement l'évolution d'une parenté. Car l'essentiel des relations entre rejetons et géniteur se passe en priorité dans le langage.



Des mots et de leur musique

Il y a les mots pour le dire, à condition de les trouver. Il y a les non-dits à déchiffrer, à condition de ne pas les interpréter via la seule subjectivité. Il y a les mensonges, spontanés ou calculés. Il y a ceux qui dépassent la pensée, qui restent en-deçà des sentiments ou des émotions qu'ils sont sensés exprimer. Puis encore ceux freinés par la pudeur, ceux explosés par la fureur, ceux enfouis sous l'humiliation ou la rancœur, ceux vidés de sens par la banalité du quotidien ou des stéréotypes sociaux.

L'histoire commence par la mort du père tandis que le fils, accompagné des siens, visite le Futuroscope. La parole débute. Elle tâtonne. Elle déboulonne. Elle clopine. Elle est caricature d'elle-même et des situations vécues. Elle engendre le rire, le débride. Chaque spectateur finit par y retrouver un, ensuite des fragments, de soi-même.

Le spectacle devient une sorte d'oratorio délirant dans lequel les phrases sont musiques, les signes de ponctuation des rythmes, les interprètes des instruments. Il passe par des adagios, des furiosos, des allegros... Il raconte le difficile, le ridicule, le traumatisant, le frustrant. Il déclenche l'hilarité et suscite ce pincement au cœur qui signifie que le réel n'est pas si loin entre la vie et la mort, le passé et le présent, le regret et le remords, l'ombre et la lumière.

Installés dans leurs gestes et leurs voix, Hervé Piron, Vincent Sonaga et Renaud Van Camp sont à l'aise. Ils ensemencent l'espace de leurs déplacements, de leur énergie, d'une connivence sans faille entre eux. Ils incarnent ce miracle du théâtre qui consiste à rendre fraternelle, crédible une réalité en dehors de tout réalisme, de tout psychologisme appliqué. Ils donnent à partager, codée par une mise en scène qui assume l'intelligence du texte, une tranche de vie sans la singer, simplement en l'offrant avec générosité.

Michel VOITURIER, Avignon

La Marseillaise – 10.07.10

Choral. Antoine Lubin et Thomas Depryck adaptent pour la scène le premier roman de David Serge. Trois comédiens s'en emparent : captivant.

Gribouillis de pères

■ Sur scène un immense carré blanc. Immaculé. Tous les espoirs sont permis pour les trois jeunes gens assis sur le côté, le regard tourné vers les spectateurs qui investissent les gradins du théâtre.

Dès les premiers mots on se croirait plongé dans "L'Étranger", l'annonce d'une mort et pas une larne au coin des yeux du fils... Chez Camus la société ne pardonnera pas cette apparence d'indifférence, chez David

Serge, c'est le jeune fils, Stanislas, qui s'étonne de tant d'aridité. Son grand-père est mort et son père prétend continuer la visite commencée au Futuroscope à Sans pleurer... Comment lui expliquer qu'une telle nouvelle "réveille un soulagement" ? Affronter la fonction de père n'est pas une mince entreprise : David l'apprendra à ses dépens, malgré son armée de bonnes intentions, son désir arrogant de ne surtout pas reproduire le

Inévitable massacre

Le texte de David Serge oscille entre ricanement et tendresse viscérale. Difficile de ne pas se couler dans le moule qu'on vous a fabriqué : qu'il s'agisse de société, de religion ou de codes fa-

miliaux. Pour illustrer le désarroi d'un fils devenu père, le metteur en scène Antoine Lubin éclate la parole du romancier entre trois comédiens, trois voix, trois sensibilités, pour débusquer le labyrinthe des sentiments où il s'enlise pour évoquer l'image du père.

Le carré blanc se noircit d'interrogations, étapes capitales de la vie de David pour offrir, avant que les lumières ne s'éteignent, le constat d'une blancheur dé-

vastée, gribouillée. Les trois comédiens s'investissent sans failir dans ce joyeux, bouloireux mais nécessaire jeu de massacre familial orchestré de main de maître par un metteur en scène inspiré.

JEAN-LOUIS CHAÏES

▲ "Les langues paternelles", à 11h jusqu'au 27 juillet au Théâtre des Doms. Réservations : 04 90 14 07 99.

l'Humanité.fr
ENVIES DE CHANGER LE MONDE

CULTURE

CULTURE - l'Humanité | le
9 Juillet 2010

Pour tirer la langue au père avignon

Théâtre des Doms, par le collectif De Facto.

Le Belge Antoine Laubin, avec Thomas Depryck, donne sa version des Langues paternelles, de David Serge, alias Daniel Schneidermann, journaliste au Monde puis chroniqueur à Libération. Laubin, à la tête du collectif De Facto, s'est retrouvé dans cet ouvrage, où la figure paternelle est plutôt malmenée. Il reprend en main l'histoire : David visite le Futuroscope avec ses trois enfants lorsqu'il apprend la mort de son père à l'hôpital. C'est une libération. Ils sont trois (Hervé Piron, Vincent Sornaga, Renaud Van Camp) qui regardent le public dans les yeux en proférant un texte costaud. L'un semble le narrateur, le second fait David et le troisième joue les autres. Une sûre polyphonie les emporte à mesure. « On envoie des paquets de matière au spectateur, nous dit Antoine Laubin. Le langage est une rythmique, c'est aussi au spectateur de faire le travail. » Le jeu est direct, la présence physique essentielle. Chacun assume un code différent : l'approche signifiante du langage est incarnée par l'un, le second le met en avant, le langage, tandis que le troisième s'efface au seul profit de la parole rythmée. En mélangeant les styles, Laubin brouille savamment les cartes. Ils inscrivent des mots au feutre noir sur le sol blanc durant tout le spectacle. Une sorte de psychanalyse vivante, avec du sens mis en dépôt aux pieds de chacun. Laubin affirme ici, avec raison, qu'il faut savoir poser des mots sur la réalité, et que le langage – sous toutes ses formes – tient bien le premier rôle dans l'affirmation progressive de soi.

À 11 heures, jusqu'au 27 juillet. Relâche le 19. Durée : 1 h 15.

M. S.



AVIGNON SUR SCÈNE LE BLOG



Arrêt sur scène



DERRIÈRE L’AFFICHE. On n’attendait pas vraiment du Daniel Schneidermann au festival OFF d’Avignon. Pourtant c’est bien lui qui se cache derrière le pseudonyme de David Serge, auteur du livre **Les langues paternelles**, adapté pour le théâtre en 2009 et joué tous les jours au **théâtre des Doms**.

En 2006, lorsque le journaliste publie ce livre aux accents très personnels, il anime encore *Arrêt sur images* sur France 5. Il nous explique ne pas avoir voulu, à l’époque, “être jugé **en fonction de ce que j’étais** : le journaliste Schneidermann. C’était un texte inspiré de mes propres enfants, qui à l’époque étaient ados. Pour éviter d’être découvert, j’ai envoyé mon manuscrit sous ce pseudonyme par la Poste à quatre éditeurs”.

C’est Robert Laffont qui le publiera, en répétant aux journalistes, intrigués par ce nouvel écrivain : “C’est un pseudo”. Mais sans dire de qui. Le journaliste-écrivain garde “l’anonymat” pendant six mois. Pierre Assouline, qui le connaît un peu dans la vie, ne semble pas le reconnaître dans le livre et en fait l’éloge **sur son blog**. Et puis, après quelques fuites sur Internet, Schneidermann se dévoile enfin. “Assouline en est tombé de sa chaise”.

En 2009, le metteur en scène bruxellois **Antoine Laubin** s’empare du texte et signe une adaptation où le personnage de “David” est incarné par trois acteurs. “Ce dispositif à plusieurs voix est rusé, astucieux. Je trouve qu’il a très bien mis en valeur la musique de mon texte”. Aujourd’hui, il **assume totalement** en être l’auteur.

Une rencontre avec le public d’Avignon est prévue lundi 12 juillet, mais il ne sait pas encore s’il fera le déplacement : “J’ai un double qui s’appelle Daniel Schneidermann et qui est très, très occupé en ce moment par l’actualité politique...”.

Scènes / Le festival s'ouvre ce mercredi soir avec Christoph Marthaler

A Avignon, le mistral fait déferler le théâtre sur la ville

LE SOIR
06-07-2010

AVIGNON
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Avis de tempête sur la ville d'Avignon. Le vent qui souffle actuellement sur la région semble avoir apporté avec lui les premiers contingents de festivaliers. Mercredi soir, le festival 2010 s'ouvre dans la Cour d'Honneur avec *Pupperlapapp*, création de Christoph Marthaler. Dans la foulée, les centaines de spectacles du festival Off s'offriront au public. Jusqu'à la fin du mois, Avignon se transforme en une gigantesque ruche théâtrale, bien loin du calme qui régnait ici dix jours plus tôt. Petit retour en arrière.

Vendredi 25 juin. Début de journée très chaude à Avignon. Une bonne moitié du service de presse est déjà à pied d'œuvre, d'autres arrivent de Paris, valise à la main, se posant directement à leur bureau. À la billetterie, entre trente et quarante personnes s'activent. Étudiants, demandeurs d'emploi, la plupart sont recrutés de début juin jusqu'à la fin du festival. « *Le plus dur, c'est à partir du 14 juin, jour de l'ouverture de la billetterie, et les quelques jours qui suivent, nous expliquent une responsable. Là, c'est de la folie. Les téléphones n'arrêtent pas de sonner.* »

L'ESSENTIEL

- En juillet, Avignon abandonne sa tranquillité pour se transformer en Mecque du théâtre.
- De 24 permanents, l'équipe du festival passe à 800 personnes.
- Pour préparer tout cela, des équipes travaillent en amont à l'accueil, la programmation, la billetterie. Et la création.



FIN JUIN, JEAN-BAPTISTE SASTRE (à genoux) donne ses indications à la comédienne Nathalie Richard lors d'une répétition de « La tragédie du roi Richard II » dans la cour d'honneur du palais des papes. Le spectacle y sera présenté du 20 au 27 juillet. © MICHEL GANGNE/AFP

Comme chaque année, certains spectacles sont complets en quelques heures. Pourtant, la billetterie poursuit son travail, y compris durant le festival. « *Avec internet, explique Hortense Archambault, codirectrice de la manifestation avec Vincent Baudriller, les places partent beaucoup plus vite. Mais il reste énormément de choses à gérer. D'une part, on contingente les salles pour mélanger les publics. D'autre part, on gère des juges allant de 150 places pour la plus petite salle à 2000 dans la Cour d'honneur. Et puis il ne faut pas oublier qu'il y a l'opéra-théâtre, tous les autres lieux doivent être totalement équipés pour le festival. On installe les théâtres en même temps qu'on loue les places. Il y a donc toujours une part d'inconnu. Quand tout est OK pour les pompiers, la sécurité, la technique... on récupère généralement certaines places vendues durant le festival.* » Les horaires de la billetterie s'élargissent alors considérablement, de 9 heures du matin à minuit pour la chef caissière à laquelle les responsables de chaque salle ramènent la recette du soir qu'il faut vérifier, inscrire et mettre à l'abri dans un coffre-fort.

pour satisfaire les uns et décevoir les autres sans (trop) se les mettre à dos. Tous ne sont pas comme Eric Canjona qui, l'an dernier, en compagnie de son épouse, faisait tranquillement la file pour retirer ses places. Non pas des invitations mais des places payées par internet qu'il avait commandées comme n'importe quel autre spectateur. La classe.

Pour gérer tout cela dans le calme (une des grandes qualités des équipes du festival), il faut une vraie solidarité entre les différents secteurs. « *Les gens qui viennent travailler ici sont d'abord là par plaisir, explique Elisa, du service protocole. On rit beaucoup au festival et on se dépanne énormément entre les différents services. Sans cela, on ne tiendrait pas le coup trois semaines.* »

« On installe les théâtres en même temps qu'on loue les places. Il y a donc toujours une part d'inconnu »

Hortense Archambault, codirectrice du festival

Dans les bureaux voisins, d'autres équipes travaillent aussi d'arrache-pied. Du côté des relations publiques, on met en place tout ce qui concerne les partenaires du festival et les collectivités. Trois ou quatre personnes gèrent ainsi les demandes de groupes qu'il faut prévoir à l'avance et organiser de manière appropriée. Cela concerne notamment les écoles et associations pour lesquelles des rencontres et visites de la Cour d'Honneur sont organisées avant le festival. Histoire de les familiariser avec les lieux.

D'autres équipes s'occupent du protocole, des invités officiels, des VIP. Car Avignon attire de nombreuses personnalités : ministres, hommes et femmes politiques, gens du spectacle, écrivains, sportifs, animateurs de télévision... Certains sont invités ou s'annoncent longtemps à l'avance. D'autres débarquent le jour même, gonflés de leur importance et exigent des places pour le spectacle de leur choix. Il faut alors user de diplomatie

retrouvons Hortense Archambault dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes. Jean-Baptiste Sastre y dirige une première répétition publique de *La tragédie du roi Richard II* de Shakespeare. Denis Podalydès tient le rôle principal dans ce spectacle que l'on verra la saison prochaine au Théâtre de la Place à Liège. Ce dernier est en effet coproducteur de cette création à laquelle deux jeunes acteurs belges participent. « *C'est une expérience assez rock'n'roll, rigolent Yvain Juillard et Anne-Catherine Regniers. Jean-Baptiste Sastre ne travaille pas les scènes. On joue chaque fois l'entière du spectacle. On découvre le texte et les autres petit à petit.* »

Confirmation sur scène. Au bout de 30 secondes à peine, le metteur en scène bondit sur le plateau et vient chuchoter ses indications

aux comédiens. Véritable chef d'orchestre, il interrompt sans cesse le jeu pour donner une indication, proposer une variation. Mais il galvanise ses troupes avec un étonnant mélange de fièvre et de complicité.

Quatre semaines avant la première, prévue le 20 juillet, on voit déjà le spectacle se dessiner. Il en poursuit actuellement la préparation à Chateaubault. La Cour d'Honneur est désormais occupée par Christoph Marthaler qui peaufine son *Pupperlapapp*. « *On n'a encore quasiment rien vu, nous confie Vincent Baudriller samedi après-midi. Chaque fois qu'on assiste à une répétition, c'est quelque chose de différent. Avec lui, tout est possible. Alors, en attendant, on touche du bois.* » ■

JEAN-MARIE WYNNANTS

Du 7 au 27 juillet, www.festival-avignon.com, 00-334-90.14.14.14.

lesoir.be

Lire notre blog sur <http://blog.lesoir.be/entrances>

Pourquoi « Le Soir » est à Avignon

Comme Cannes en cinéma ou Venise en arts plastiques, Avignon est un rendez-vous incontournable. Mais au-delà de cet aspect, le nombre de Belges vivant dans la région ou débarquant durant l'été par dizaines de milliers justifie amplement notre présence sur place. Impossible de trouver un Soir après 10 heures du matin dans certaines librairies du coin. De plus, outre les reprises de spectacles belges qui font salle pleine, de nombreuses créations seront présentées chez nous dès septembre, qu'elles proviennent du Festival In ou du Off. Être ici, c'est aussi offrir à nos lecteurs un premier coup d'œil sur une bonne partie de la saison à venir.

Pourquoi les gens de théâtre se précipitent à Avignon

D'abord, il y a ceux qui jouent dans le Festival In. Une consécration pour certains, une sacrée expérience pour tous. Ensuite, il y a ceux qui jouent dans le Off. Là, chacun espère se faire remarquer par le public, la presse et, surtout, les programmeurs. Pour certains, cela vire au cauchemar. Pour d'autres, c'est un formidable tremplin qui va leur permettre de tourner en France, en Suisse, au Québec et ailleurs. C'est notamment le cas de nombreuses compagnies sélectionnées par le Théâtre des Doms. La plupart d'entre elles ont, par la suite, pu monter de vraies grandes tournées en France et ailleurs. Face aux comédiens et metteurs en scène, il y a les programmeurs. Pour eux, il s'agit de trouver « le » spectacle différent, nouveau, exaltant qu'ils programmeront dans leur prochaine saison. Du 140 au National en passant par le Théâtre de la Place, le Théâtre de Namur, Charleroi-Danses ou la Maison de la culture de Tournai, on croise donc ici la plupart des professionnels belges en quête de découvertes.

Quatre pièces « belges » à voir

Avignon, c'est aussi l'occasion, pour nombre de spectateurs belges de voir des spectacles qui ont marqué la saison de nos théâtres. S'il est parfois difficile de trouver une soirée libre durant l'année, à Avignon, tout invite à découvrir ici ces petits bijoux. En voici quatre à ne pas manquer.

Les langues paternelles. Faut-il tuer le père ? David Serge, alias le journaliste Daniel Schneidermann, livre un texte tourbillonnant sur la paternité et son lourd héritage. À partir de ce roman, confession sublime d'un père à son père, Antoine Laubin a mis en scène une partition vérolante à trois voix. Sur un plateau blanc, que les mots des comédiens vont noier, littéralement, les voix de trois générations de fils s'entremêlent dans un sprint verbal bondissant. Confus au début, vertigineux ensuite ! (C.Ma.) Du 7 au 27 juillet au Théâtre des Doms, Avignon.

Cheval. Rodéo musico-théâtral ! Pièce musico-indique et technico-sportive, cette performance d'Antoine Defoort livre un objet théâtral fabuleusement disjuncté, conçu comme un traité abstrait du ricochet, une performance du rebond. Pas besoin de se masser les fesses, de saisir une cravache ou de se planter une bombe d'équitation sur la tête : pour ce rodéo-là, ce sont les yeux et surtout les oreilles qui vont galoper. Poilant et insolite. (C.Ma.) Du 14 au 16 juillet au Gymnase du Lycée Saint-Joseph, Avignon.

Les monologues voilés. Musulmanes dévoilées. Quel bonheur de sensualité et de vérités bien envoyées que ce condensé de témoignages, rassemblés par la Hollandaise Adelheid Roosen dans le but de nous faire pénétrer dans l'intimité des femmes musulmanes. La plupart d'entre elles ont, dans nos pays, subi des mutilations, accompagnées musicalement par l'envoûtante Hassiba Halabi. (C.Ma.) Du 8 au 31 juillet au Verbe incarné, Avignon.

Le chagrin des ogres. Une parole d'aujourd'hui. La révélation de la saison écoulée. Une équipe jeune emmenée par le metteur en scène Fabrice Murgia pour un spectacle magistral sur les angoisses, les colères, les révoltes des adolescents d'aujourd'hui. Dans une langue forte portée par trois comédiens magnifiques, *Le chagrin des ogres*, utilise théâtre, son, vidéo avec une pertinence et une évidence rare. Un spectacle total qui a déjà commencé (chance rare) à tourner en Flandre. (J.-M.W.) Du 8 au 27 juillet à la Manufacture (salle de la patinoire), Avignon.

LE BLOG A EMILE (Lansman)

MARDI 6 JUILLET 2010

Premiers spectacles, premiers coups de coeur

Chaque année, je commence bien évidemment mon festival par les spectacles à propos desquels je vais animer une rencontre.

Mon marathon a donc débuté avec *LES LANGUES PATERNELLES*, une adaptation très efficace du roman de David Serge, magnifiquement défendue par des comédiens qui incarnent tour à tour, dans une sorte de tourbillon mental, les différents protagonistes. Ce qui évite le côté statique de ce type de projet. Quant au propos - le désarroi d'être père de trouver la bonne voie (voix ?) pour s'exprimer en tant que tel, il est d'une sincérité et d'une universalité étonnantes. De sorte qu'en sortant, je pense que pas mal d'hommes, de toutes les générations, n'ont que deux réactions possibles devant ce grand brassage des souvenirs intimes : la larme à l'oeil ou un étrange sentiment de culpabilité de n'avoir pas su toujours trouver la "langue" qu'il fallait. Mais après tout, quand on "monte sans billet et sans bagage dans le train des pères", on fait ensuite ce qu'on peut !





I Avignon (Les Doms) : Langues paternelles : un père en miettes

Lundi 5 juillet 2010



Vincent Sornaga, Renaud Van Camp et Hervé Piron dans Les langues paternelles D.R.

Ce spectacle est une « découverte » de la saison 2009/2010, vu au Centre Culturel Jacques Franck. Entretemps il figure parmi les trois meilleures découvertes des Prix de la Critique théâtre/danse/. Voici ma critique lors de la première.

Une bonne surprise: un jeune metteur en scène peu connu, Antoine Laubin, fait mouche dès sa première tentative: *Les Langues paternelles*, d'après un roman très autobiographique de David Serge, alias Daniel Schneiderman, ancien journaliste au Monde puis à Libération et spécialiste des médias. Peu importe. De ce roman aux rayons multiples Antoine Laubin parvient à extraire l'essentiel, consacré aux relations entre trois générations de pères et d'enfants. Encore fallait-il en faire un spectacle théâtral, où la circulation de la parole entre tant de générations se fasse de manière fluide et claire. A partir d'un père mort, à la fois admiré et détesté on remonte le temps, mêlant les fils à partir d'un lieu, le futuroscope de Poitiers, étendu par moments à un judéoscope parodique. Comme le voyage est imaginaire les trois acteurs, qui jouent plusieurs rôles font fi de tout réalisme et utilisent le sol blanc comme un repère où laisser des traces d'écriture, qui éclairent et donnent sa dynamique et sa métaphore au récit. Un récit qui se décline comme une partition musicale, grâce à un trio d'acteurs accordés dans leurs différences comme un trio d'instruments. Hervé Piron, Vincent Sornaga et Renaud Van Camp mêlent humour et fantaisie, rage et tendresse pour nous faire entrer dans leur toile d'araignée familiale, lourde de conflits, amortis par un jeu allegro ma non troppo.

Les langues paternelles de David Serge, mise en scène Antoine Laubin, du 7 au 27 juillet, à 11h, à Avignon, au théâtre **Les Doms** Info www.lesdoms.eu



Critiques / Festival

Par Bruno Bouvet

Les langues paternelles de David Serge

De la difficulté d'être père



Comment assumer la paternité lorsque son propre père a été défaillant ? Comment éviter la reproduction mécanique d'un schéma sans expression d'amour ? Que parvient-on à transmettre à ses enfants ? Toutes ces questions traversent le spectacle proposé par le jeune collectif belge « De Facto » mais jamais elles ne le transforment en une démonstration poussive et ennuyeuse !

Bien au contraire, cette adaptation pour la scène du roman de David Serge, paru en 2006 aux Editions Robert Laffont, est servie par une dramaturgie énergique, volontiers ludique et malicieuse.

Ici, toute la part est donnée aux mots, sortis de la bouche de trois comédiens épatants qui se partagent les rôles avec une belle complicité sur un plateau nu en forme de feuille blanche, où ils inscrivent au feutre noir les mots clés de l'histoire qu'ils racontent. Cette histoire, c'est celle de David, un jeune père de famille qui apprend la mort de son propre frère alors qu'il est en balade éducative au Futuroscope avec ses enfants. Dès lors, tout se mêle. L'enfance de David dans une famille juive sans beaucoup de ressources, dominée par une figure paternelle qui ne savait pas trouver les mots de l'affection et le rapport qu'il entretient aujourd'hui avec ses enfants, lui le père qui veut tout contrôler par peur de ne pas donner ce qu'il n'a pas reçu. Le narrateur n'épargne pas son père mais il s'administre le même traitement sans faveur, jetant sur son parcours un regard caustique et drôle, plein d'une vérité assez universelle.

On sait aujourd'hui que le journaliste Daniel Schneidermann, grand pourfendeur des dérives médiatiques dans « Arrêt sur Images », se cache derrière le pseudonyme de David Serge, comme il le révéla six mois après la sortie de son « roman ». Si l'identité de l'auteur renseigne sur la qualité de sa plume, le travail de cette compagnie belge et de son tout jeune (et ô combien prometteur) metteur en scène dépasse très largement le cadre du témoignage personnel. Les paroles qui se déversent sur la scène, en un flot ininterrompu qui touche au cœur, célèbrent la puissance libératrice du langage. L'un des meilleurs outils qui soit donné aux pères et aux fils pour transmettre du savoir comme de l'amour.

Les langues paternelles de David Serge, par le Collectif De Facto.
Interprètes : Hervé Piron, Vincent Sornaga, Renaud Van Camp. Mise en scène : Antoine Laubin. Assistanat à la mise en scène : Christelle Alexandre ; Dramaturgie : Thomas Depryck ; Lumières : Gaspard Samym. Théâtre des Doms, 1 bis rue des Escaliers Sainte Anne ; 84000 Avignon ; A 11 h, jusqu'au 27 juillet. Durée : 1 h 15. Tarif : 14 € (Carte Off : 10 €)



Théâtre / Agenda

Les langues paternelles

Les langues paternelles de David Serge (de son vrai nom Daniel Schneiderman) aborde l'histoire universelle des pères qu'on porte sur son dos.



Légende photo : L'indélébile empreinte du père

Aujourd'hui, papa est mort. Par le propos initial, on pense à *L'Étranger* : un père meurt et la peine n'est pas à la hauteur de ce que l'on attendrait. Surtout aux yeux des fils du narrateur. Tiré d'un roman très autobiographique du journaliste Daniel Schneiderman, *Les langues paternelles* de David Serge esquisse à l'occasion d'un décès la nouvelle répartition de la charge paternelle. Le mort en question était un père à la fois absent, excentrique et oppressant. Sur un rectangle blanc, trois générations, trois acteurs, imaginativement réunis au Futuroscope, font circuler la parole et remonter le temps, et écrivent sur le sol les mots que lèguent les pères : ceux qui à notre insu font ce que nous sommes.

Eric Demey

Avignon off. *Les langues paternelles* de David Serge, mise en scène Antoine Laubin. Du 7 au 27 juillet à 11h, au théâtre des Doms, 1 bis rue des escaliers Ste-Anne. Tél : 04 90 14 07 99.

Scènes / « Les langues paternelles » au Jacques Franck

Faut-il tuer le père ?

LE Soir
11-12-2009

La parole abonde sur les relations mère-enfant mais elle semble plus réservée quand il s'agit de paternité. Pourtant, dans la foulée des évolutions de la société, la place du père s'est trouvée bouleversée. Secouée par l'augmentation des divorces, le déclin des mères au foyer, l'émancipation de la femme ou les théories de Dolto. Existe-t-il une nouvelle manière d'être père ? Les contours d'un profil type seraient risqués à dessiner mais on peut partir à la rencontre de l'un d'eux, dédoublé avec acuité et émotion dans *Les langues paternelles* de David Serge.

L'ESSENTIEL

- La paternité, ce destin lourd à porter, est au cœur de la pièce de Daniel Schneidermann.
- Dans une mise en scène ludique, trois comédiens sont trois générations de fils.
- Pour nous interroger sur la place du père.

C'est sous ce pseudonyme que Daniel Schneidermann, chroniqueur à *Libération* et animateur d'« @rrêt sur images », use de sa plume tourbillonnante. À partir de ce roman, confession sublime d'un père à son pé-

re, Antoine Laubin a mis en scène une partition virvoltante à trois voix. En visite au Futuroscope avec ses trois enfants, David apprend la mort de son père. Incapable de verser une larme sur ce père haï, il voyage dans ses souvenirs, raconte ce père absent et étouffant. Il se souvient de sa propre métamorphose à l'arrivée de ses enfants, les années, bêtes lorsqu'il se sent petit le submergeant d'une admiration infinie, et puis ses propres dérivés, ses filles en tant que chef de famille. Hervé Piron, Vincent Sornaga et Renaud Van Camp, trois jeunes comédiens venus d'horizons différents, sont tour à tour tous les personnages satellites de cette planète familiale.

Les voix des pères et des fils s'entrelient dans un sprint verbal bondissant entre le plateau et une

bande-enregistrée. Un procédé qui peut paraître confus mais offre une belle métaphore de ces rapports filiaux aux liens inextricables. De cette transmission aussi, de père en fils, de schémas et de modèles, dont on ne se départit pas comme ça.

Impressionné par l'écriture fougueuse de l'auteur, on salue le rythme de la mise en scène, plaçant les comédiens sur un plateau blanc incliné, sorte de tableau que les comédiens vont noircir de mots pour laisser, au final, un résumé graphique de l'histoire. Car l'héritage est au centre de cette pièce, moteur d'un auteur soucieux de transmettre, si ce n'est que ses mots, à un fils qui ne le comprend pas tous les jours. Et cette fin, soudain contemporaine, sous les auspices de Johnny Cash et sa voix rocailleuse ! Psychanalyse vivante et ludique, *Les langues paternelles* nous rappellent qu'à défaut de tuer le père, il faut savoir le regarder en face. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 16 décembre au C. Jacques Franck, 94, chaussée de Waterloo, Bruxelles. Tél. 02 538 90 20. Le 12 décembre, rencontre avec l'auteur. Le 4 février au VRAK Festival à Bruxelles. www.lasib.be



HERVÉ PIRON, VINCENT SORNAGA ET RENAUD VAN CAMP, trois jeunes comédiens venus d'horizons différents, sont tour à tour David, son père, son fils et tous les personnages satellites de cette planète familiale. © D.F.

Le père aux tripes, en trio

Très remarqué à Avignon l'été dernier, le spectacle du collectif De Facto arrive à Ath, Enghien, Tournai. On attend «Les Langues paternelles».

trois comédiens tissent la parole qui circule entre père et fils, à l'heure grave où l'ainé se meurt. Le roman du journaliste Daniel Schneidermann, alias David Scribe, sert de brenne au travail théâtral d'une jeune compagnie.

Une scène plus loin

«Au départ, nous sommes effrayés par un collage de textes traitant de la paternité», confie Thomas Dep-

ryck, le dramaturge originaire d'Ath. «La question des relations familiales et celle de la transmission nous intéressent. Puis, à la découverte de l'ouvrage de Daniel Scribe, nous avons pris une décision : écrire ce texte-là qui reflète nos sentiments, nos projets. Le metteur en scène Antoine Lachin et moi-même travaillons en plusieurs étapes, pour dégager et resserrer le propos.»

Créé à Bruxelles il y a six saisons, le spectacle vient d'être présenté à Ajaccio et poursuit son itinéraire sur des scènes belges et françaises. Au sol, un tableau géant, traversé de lignes qui imposent l'élan des silhouettes. On y écrit des mots et des signes, repères d'une existence à jamais évanouie. On y laisse des silences étirés, une parole fluide, brisée par les frêles du chagrin, de la colère, de la résistance. Fête lui aussi, le fils se laisse bou-



Alice Jones

Le collectif De Facto déploie une intelligence géométrique.

culer par la tournure qui éclaire au détour de sa vie. «Ce n'est pas grand-chose un père. C'est trop dur ou trop tendre. Tu parles d'une situation, Troy, donc elle nous écrase, trop tendre elle tombe en silence. Enfin ça ne va jamais.» Prix de la Critique 2010 en Com-

munaauté française de Belgique, «Les Langues paternelles» porte la grille du collectif De Facto. A travers d'autres pages, on a pu apprécier ses recherches, lors de l'événement Labomnie à la Maison de la culture de Tournai, ainsi qu'au festival champêtre de Deux-Actes, dont la prochaine édition aura lieu en juillet 2012. «Le spectacle est de plus en plus solide», précise Thomas.

«Les comédiens, Renaud Van Camp, Hervé Echon et Yvonne Sogno, maîtrisent la palette d'énonciation. Des projets ? La compagnie en a plus d'un dans ses planches. F.L.

► Ath, Pease, le 25 mars à 20 h (068 26 99 99).
Enghien, chapelle Saint-Augustin, le 2 avril à 20 h (02 396 21 89).
Tournai, Maison de la culture, le 8 avril à 20 h (069 25 30 00).

